SERGE LECLAIRE

Samedi après-midi (III)

HEIMLICHKEITEN

Ce soir, Luis, au pays d'Urlinda où il fait halte depuis trois jours, a parlé trop vite. Relatant à la veillée sa longue marche du jour dans la lande, Luis leur a dit que là-bas, assez loin vers l'est, en un point où le ruisseau pourtant modeste semble s'être taillé un espace de douceur dans la roche à fleur de terre, là où il s'étale en eaux presque dormantes entre un tapis de verdure et des frondaisons dont les têtes mouvantes comblent de leurs frémissements l'espace du sol défait, là, il avait fait une rencontre. Noir, des yeux de feu d'une extrême douceur, délié dans tous ses muscles énumérés, force tranquille accordée à la paix du lieu, confiant comme s'ils se connaissaient de toujours, un cheval était là. Ont-il conversé ? Luis a-t-il rêvé ? Comme le soleil déclinait, le cheval s'en est allé, et Luis est rentré au pays par des chemins inconnus.

L'extraordinaire de cette rencontre aurait dû l'inciter à la taire aux gens du village, alors que, se laissant aller à la chaleur de la veillée, il se mit à la raconter à ses hôtes. A peine avait-il évoqué la figure du cheval noir, que les yeux qui l'entouraient chavirèrent dans une terreur sacrée, les uns sombrant dans une peur folle, les autres brûlant d'une rage vengeresse. Luis entrait en plein cauchemar; «tu as rencontré le diable», glapirent les plus apeurés; il eût suffi que tu te saisisses de deux branches et les brandisses en un signe de croix, pour t'en assurer, et t'en protéger ! Les plus calmes, tout en proie à leur violence contenue, lui expliquèrent que c'était une bête terrible dont la venue dans les entours du pays causait les pires ravages. Après treize lunes de répit, elle était donc revenue; il fallait cette fois la capturer, car elle défiait la mort autant qu'eux craignaient de la mettre à mort. Mais tous considéraient maintenant Luis avec une instinctive méfiance tant son récit manifestait à l'évidence sa diabolique complicité; l'hôte de marque allait être utilisé

comme guide, otage et appât. Il fut donc décidé de partir avant l'aube pour cette chasse apocalyptique.

La lumière encore oblique du soleil à peine montant signala de loin, par un ondoiement scintillant des vagues immobiles de la lande, le lieu dont Luis espérait encore qu'il n'avait été qu'un mirage de rêve. Les cavaliers se déployèrent à la ronde pour agencer le piège... Dès lors, tout se déroula selon un rituel millénaire dans un somptueux montage de western; le premier qui réussit à lancer sa corde sur la bête fut traîné dans la lande; vingt fois le cheval noir manqua réussir à échapper aux entraves qui rayonnaient et se rompaient. Au plan final de la célébration, il était amarré de toutes parts comme un astre noir dans la blancheur d'un midi sinistre. Luis s'éloigna.

*

Je ne peux m'empêcher de penser que toute venue au monde s'ordonne dans un rituel du même mode. La grande affaire n'est assurément pas de couper le cordon ombilical, mais bien d'assujettir aussitôt le nouveau venu par des liens autrement plus solides : on le numérote, on le nomme, on l'enregistre; rien là que de très naturel dans un monde où ça parle, écrit et compte. Mais, pour faire bonne mesure on sacralise ouvertement ou secrètement chacune de ces opérations, comme on enduit une corde pour la faire imputrescible. Puis, dans chacun des petits mondes que l'assujetti aura, *volens nolens,* à traverser ou à habiter, le même rituel, indéfiniment se répètera. «Ne vous en faites pas», dira le directeur d'École aux parents désemparés, «nous allons le prendre en mains, pour en faire un homme... libre» bien sûr, car tel est le vocabulaire de notre temps. De quoi s'agira-t-il, sinon d'assurer les rêts qui le tiennent aux arrêts, puis d'apprendre à l'assujetti à s'enferrer bêtement dans les fers où il est pris ? Et, s'il montre une agilité et docilité suffisantes dans le maniement des différents codes en usage, à lui apprendre à fabriquer, voire à inventer de nouveaux liens symboliques qui lui donneront pouvoir, pour un temps, de maîtriser de nouveaux sujets assujettis ?

Je ne peux m'empêcher de penser néanmoins qu'il est possible de donner lieu réellement à une pratique de déliaison implacable de tout ce qui fait moyen de pouvoir et d'assujettissement. La psychanalyse prétendait logiquement devenir cette pratique. Mais quand on entend aujourd'hui encore disputer du lien à la mère en toute méconnaissance du fait qu'il ne s'agit là que d'une métaphore sommaire pour travestir les entraves symboliques absolument dominantes, quand on constate que l'essentiel de la pratique consiste non à *dé-lier (analuein)* mais à produire de nouveaux liens hautement

sophistiqués pour en user séance tenante, on ne peut qu'être rétif à collaborer à l'œuvre de la maison analytique, si sympathiquement «*heimlich*», dont la pratique de fait découle en droite ligne de celle des assujetisseurs de tous temps.

*

Quelle est donc la folle crainte qui nous repousse obstinément dans l'enfer de la répétition ? De quoi ont donc si peur les fiers cavaliers d'Urlinda ? Quelle terreur sacrée règne en souveraine au sein du jury d'agrément ?

Celle des SNI !

Entendez : des *sujets non identifiés.*

Infiniment plus inquiétants que les OVNI (objets volants non identifiés), les sujets non identifiés sont aussitôt soumis aux pressions les plus vives pour supporter une désignation reconnue et s'astreindre (librement !) à une assignation à résidence. Il importe de se donner le change, et, quand même, de s'assurer du sujet (comme il est dit en termes de police) : c'est là qu'il est, c'est de là qu'il vient, c'est là qu'il va. Toutes ces précautions ont d'amples justifications : c'est que le sujet non identifié, le SNI, est d'abord un traître soupçonné d'être détenteur d'une puissance maléfique, et, très précisément mortifère. Traitre à quoi ? A la toute puissante conjuration des

sujets-qui-se-prennent-pour-un.

Un ? Un clivé, bien sûr, en autant d'uns, mal barrés ! Une femme, un homme, un père, une mère, un fils... Qui se prennent pour un analyste, un *A.E.,* un membre du jury d'agrément; ou encore, un marginal, un «dissident», un dingue ! On dirait qu'il est vital de se prendre pour un ! D'ailleurs, à la moindre transgression de la limite-une, c'est un choeur d'indignation. «Ça suffit», siffle l'un qui se sent excédé; «il y a quand même des limites» opposent de leur peau les amis du cercle. En effet, cette bulle sacro-sainte de l'un semble le minimum exigible (c'est le cas de le dire) pour refaire tout-un-tout-pareil le noyau d'une horde ordinaire où se perpétuera, sous l'égide de Saint Même (Sainte Mère ou Saint Père, c'est du pareil au même !)

l'inique rapport d'un à un :

captation, possession, prédation; phallicisation, violation, castration; séduction... et on recommence. Prétendue «relation», et même, relation

modèle, matricielle, pourtant exclusive de tout «autre» qui n'aurait point statut d'un, d'un semblable.

*

Peut-être le temps serait-il venu, puisque la psychanalyse nous en donne les moyens, de dépasser cette folle passion qui consiste, quoi que nous en ayions, à refaire encore et toujours de l'un... au dépens de l'«autre», cela va de soi. Même si, comme tout bon chrétien inquisiteur nous ne cessons d'invoquer l'Autre, celui qui est déjà expédié dans l'autre monde.

L'autre ? Et si c'était précisément le sujet non identifié ?

Dans la lande d'Urlinda, rayons sinistres autour du splendide astre noir capturé, les amarres font étoile. Au centre de la «place de l'Étoile», un sujet non identifié, et, qui plus est, *mort*; un soldat inconnu. De quoi faire l'unanimité ! Encore.

A moins qu'on ne s'avise que si le lieu d'enfermement d'un mort non identifié fait admirablement signe d'unité, exaltant le «tous pareils», tous fils de la même père-Matrie, c'est que... quoi ? C'est que tous les sujets-qui-se-prennent-pour-un s'y reconnaissent d'une façon étrangement intime :

un mort inconnu.

Plutôt que de continuer passionnellement et aveuglément à produire de nouvelles chaînes symboliques en sophistiquant indéfiniment notre arsenal théorique, ne serait-il pas plus convenable au travail psychanalytique de mettre en œuvre une pratique analysante qui consisterait littéralement à délier tout un chacun de ce qui l'entrave au premier chef, à savoir, la possession héréditairement transmise de ce qu'on appelle *sa propre mort* ? Possession dérisoire et stupide s'il en est, qui fait cependant chacun prioritairement occupé par la gestion de son mausolée intime, le plus cher et le plus sacré d'entre tous, autour duquel s'édifie inlassablement, superbement «humaine», la gloire narcissique du statut d'un; celui qui possède en toute propriété sa propre pourriture. «Ce n'est pas à n'importe qui, que je dirais 'pourriture'» avait lancé Michel de Certeau, à Lille; une injure pour familiers, en somme !

La mort ne règne, il est vrai, toute puissante dans les relations d'un à un, que pour autant que le misérable jeu de son appropriation conforte chacun dans un système hautement profitable de tout ou rien. D'autre part, le système maintient des lieux dits de pouvoir d'où la mort s'administre. Tout un, pour régir ces lieux, fera l'affaire : du Dieu tout puissant au petit chef, en passant par l'instance d'État ou n'importe quelle Cause unique. Car il importe en «haut lieu», c'est-à-dire dans les bas fonds, que rien ne change de ce

rapport débile à la mort : que chacun soit assuré et conforté dans l'absurdité qu'il y aurait un organisme de gestion qui s'occuperait par délégation de *sa* mort, tout comme une banque gère le patrimoine dont le supposé propriétaire s'imagine jouir. D'ailleurs, si vous avez de la religion, n'hésitez pas à donner tout le bénéfice à la banque, de Saint Phalle ou du Saint Esprit de préférence : vous aurez alors le statut de nu-propriétaire de votre mort avec l'assurance d'en jouir au centuple... après. Si le système se perpétue ainsi, c'est qu'il est non moins profitable pour l'administré; cela lui permet d'éviter, en toute sécurité, d'avoir à interroger ce qui fonde son statut narcissique le plus secret de sujet-qui-se-prend-pour-un. Jeu de dupes, on s'en doute. Car il s'avère, dans la pratique quotidienne des relations dites humaines, que jouissent en fait de cette fantômatique propriété ceux qui, tout uniment, affirment jusqu'en ses conséquences ultimes la nature «éternelle» du sujet-qui-se-prend-pour-un, à savoir : *pas d'autre.* Ce qui, dans son épure, donne : moi, l'un, je te tue, à peu près comme on dit : mais moi, je t'aime ! Eventuellement *ad majorem Dei gloriam.* Loué soit dieu et ses tenants-lieu ! Que ne ferait-on pas pour dormir tranquille, et surtout, ne pas penser ?

*

A défaut de penser, qu'on se le dise : il n'y a pas de mort propre, il n'y a pas de propriété de la mort. Le rapport à la mort — celui qui ne se contente pas d'un simulacre d'appropriation narcissique — *le rapport à la mort est ce qui fonde le politique.* Je veux dire le politique à produire, et non pas celui qui se délecte de sa forme instituée, non pas celui qui jouit du rapport à la mort en usufruitier.

Peut-être que la psychanalyse pourrait en compte ce fait, le politique ? Car, après tout, le «rapport à la mort» n'est pas hors du champ de sa pratique.

Encore faudrait-il, pour ce faire en vérité, que les pièces absolument uniques qui composent nos plus purs joyaux institutionnels acceptent réellement la possibilité de se laisser traverser par l'idée d'une désintégration de leur cristalline spécularité :

et que trépasse enfin la chose celée !

Nul n'y perdrait rien. Rien qu'un jeu de reflets narcissiques qui se focalisent inéluctablement en un enclos mythique, lieu de toute *Heimlichkeit*, de toute «essence du dedans» : intimité, pourriture, secret, recel de faux.

Que de trésors fictifs sont donc accumulés dans chacun de ces coffrets fantômes ! Ce n'est pas demain la veille qu'il pourra être porté atteinte à tant de richesses ! La formidable conjuration de tout ce qui fait de l'un se

rassemble à son insu en une Sainte Alliance, afin que resplendisse encore et toujours, dans sa gloire décadente, la Grande Muraille de l'Une.

Inventer des passes, en instituer des modes, ne serait-ce pas, au bout du compte, affermir l'Enceinte-Même et concourir à l'œuvre de la Sainte Alliance ?

DISCUSSION

J. DURANDEAUX : — Je voudrais simplement demander à Leclaire — si j'ai bien entendu — pourquoi étant donné les propos qu'il vient de soutenir il fait encore partie du jury d'agrément ?

S. LECLAIRE : — Je m'excuse de ne pas répondre aux questions; un lieu avait été prévu pour ce faire.

PHILIPPE LÉVY *Samedi après-midi (IV)*

QUOIQU'IL EN SOIT

«Quoi qu'il en soit...»

Imprécis : singulier, pluriel ? Nul ne le sait qu'à la marque qu'il laisse au modulé du verbe ou qu'il reçoit du formulé du nom.

Imprécises, telles que sont au lointain des rivages ou aux fins immémoriales du corps les limites d'une plage où plus rien ne prévaut ni du ciel où l'œil se perd, ni de la mer dont la rumeur à l'oreille s'équivoque. Ne subsistant, à suivre pas à pas, que l'ombre exténuée et la trace effacée, métonymies du vivant, goût de lait, de sperme ou de merde, sanies de seins, de verges ou d'entrailles dissoutes.

Seul, tranche là, exsangue, le cadavre.

La spirale fossile, texte, empreinte évidente d'une architecture de l'éphémère, gestatrice de la perte et de l'oubli, attire le regard, inspire la caresse du doigt d'ensuivre la spirale, désespère la conque de l'oreille d'en épouser le contour silencieux.

Face à l'horizon s'ouvre, échotière, la béance de l'autre où sombre la voix. Tâtonnant le geste espère, rêve inépusable de symétrie, du bucrâne la forme double dont la corne où s'essoufflera l'essai du cri permettrait enfin de reproduire la sentence du dieu, quête vaine.

L'île, l'*il* labyrinthe, conque coupée où s'inscrit la cache du monstre qui révèle le dessein de l'architecte autant qu'il cèle l'inavouable d'une incestueuse fruition. Le plan en délivre la clé : face à l'impénétrable ne prévaut que le détour, la feinte.

Dédale s'y méprit dont l'ingéniosité recèle en son défaut le geste de Thésée; il n'avait pas inscrit la ruse d'Ariane au nom mélodieux, Ariane la Taure, sœur de l'autre Minos du Minotaure, l'Autre. Sur le continent noir

où Thésée la laissa, elle n'en finit plus d'exaspérer sa plainte qui sourd pour nous de l'ombre, lieu d'exil d'où le retour s'attend... sorcière.

Prisonnier de son artifice, en exil lui aussi mais dans la clôture de son propre désir, Dédale à errer s'exténue.

La dimension zénithale reste sa seule issue. Tout cela ne tient qu'à un fil... mais c'est compter sans le destin. De répondre au désir d'un père le gouffre s'ouvre à l'aplatissement intégral, Icare s'abîme toutes ailes absentes, toute elle absente, dans la mer.

Ses os manquent à marquer au long du fil abandonné les vecteurs anarchiques d'un sens à tout jamais perdu. Seul le flux s'éternise, abyssal, qui assène à nos songes du désir l'Imprescriptible.

*

Si j'ai laissé aller ma «plume» à l'incongruité de cet effet de passe c'est pour lui donner la fonction qu'a, dans les feuilletons, le résumé des chapitres précédents. Disons que, comme les musiciens de jazz au moment du «bœuf» j'ai besoin d'un «joint.»

Bien sûr je n'en nourris pas pour autant l'illusion de savoir fonctionner ici en dehors du «couac». Quoi qu'il en soit, voilà bien le prétexte que je me suis donné à vous causer de ce qui m'amène pour vous amener à ce qui a causé pour moi l'expérience de la passe. Et d'abord, vous l'avez compris, si l'expérience de la passe m'a tenté, si j'ai tenté l'expérience de son redoublement, c'est dans et par son imprécision. Imprécision dont il serait hors de propos de faire l'éloge, mais je voudrais bien tout de même que l'on se demande ce qui, en elle, fait fonction.

Tout d'abord un point d'ordre : si je parle en ces Assises c'est au titre d'avoir été messéant; c'est vous dire mon inconfort; le messéant pour ceux qui ne font pas du Littré leur livre de chevet c'est celui qui sied mal, ça vient du verbe *messeoir* qui a pour intérêt de ne s'employer qu'aux formes impersonnelles : «Il messied.» La messéance ça ne se reçoit que de l'autre et ça marque, si j'en crois le grammairien Lafaye, une inconvenance intrinsèque, essentielle, quant au regard qu'a l'autre sur la fonction à laquelle je me prête. Espérons que le grammairien a raison qui dit que la messéance n'est pas la malséance; je me fonde sur cette distinction pour que de parler de messéance mon propos n'en soit pas pour autant malséant.

Notons encore que d'avoir vu mon discours mis, par le silence de la non-réponse du jury, sous le coup de la messéance, ne me permet d'entrer dans la conjugaison qu'à l'imparfait : «Quand je m'y essayais, à la passe, je messeyais.»

C'est pourquoi je dis que je parle aujourd'hui au titre d'avoir été messéant, je ne peux que l'avoir été, je ne peux en aucun cas l'être.

Pour ceux qui trouveraient cet avant-propos de pure réthorique je donnerai comme appui à mon dire le fait que le jury ne signifie pas la messéance comme un arrêt, il ne peut que surseoir quand c'est moi qui ne le lui ai pas fait savoir; c'est d'ailleurs la seule garantie pour que, quand il nomme, ça ne prenne pas un cachet de *sub specie aeternetatis.* Toute autre manière d'envisager les choses dans le sens de l'être ou de ne l'être pas me paraît procéder de purs effets imaginaires. Qu'il y ait nomination, donc liste, a strictement pour nécessité, mais c'en est une, de montrer à ceux qui n'y sont pas, qu'ils ont été jugés à cette fonction mésséants, et à ceux qui y sont qu'ils peuvent siéger. Seoir ou surseoir est la seule alternative du jury qui n'a pas, que je sache, la perpétualité de l'Académie Française, on n'y élit que pour que ça se renouvelle. Lacan n'avait-il pas, nous rappelle Jacques Alain Miller, dans la première version de la Proposition, demandé que ce jury se renouvelle tous les six mois ? Et l'*A.E.* ne se tient comme *A.E.* qu'à ce qu'il y siège et qu'à lui alors s'adresse, via les passeurs, le discours du passant. D'ailleurs tout *A.M.E.* ne devient-il pas *A.E.* à ce qu'il soit élu pour siéger ? Il en découle que se dérober à ce jury s'il se découvre n'y plus rien entendre n'est peut-être pas le moindre de ses devoirs. Car cette scansion du temps qu'implique la racine *seoir* (du latin *sedere*) c'est celle que nous retrouvons déjà dans notre espace de travail à tous, la séance, dans cette rencontre, chaque fois inaugurale, où certes si ce n'est pas l'autre qui analyste nous fait, il n'en reste pas moins qu'il nous met chaque fois en péril d'avoir à en rabattre sur notre désir de l'être.

*

Mon discours ou mon non-dit, au regard ou à l'oreille de l'autre donne lieu à la messéance, présent dont «je» est exclu et où seulement se conjuguent la persistance et le lieu, l'être et les aîtres, le futur n'a pas lieu encore, le passé n'a plus lieu, seul l'imparfait peut entretenir pour moi l'illusion du lieu et de sa jouissance. Cette équivoque nous est rendue très concrètement en français par l'ambiguïté du verbe comprendre et — m'a-t-on soufflé — le yiddish encore mieux qui dit la même chose, «*In Ivisse sein*», pour «être compris» et «être en prison.»

Nous en arrivons là au vif de ce que j'ai tenté d'introduire dans mon argument en indiquant le glissement inéluctable et symptomatique qui semble se faire à l'École comme dans la langue, de l'Y être à l'EN être. Y — EN, cet ânonnement me paraît bien rendre compte de ce qui entre dans cette

confusion d'ignorance, du moins pour ceux, en reprenant une *Witz* du *Mot d'Esprit*, qui ont un idéal devant leur tête. C'est pourquoi c'est avec la niaiserie qui caractérise ma fonction d'inconscient que je mettrai les pieds dans ce plat avec toute la cuistrerie convenable.

Y, comme adverbe, c'est le lieu : «on y entre», c'est la liste, c'est le jury; mais c'est aussi un pronom qui a pour caractéristique de représenter un nom en tant qu'une préposition de lieu l'introduit ce nom et le fixe. Ainsi par la découverte ou la compréhension, s'inscrit-on dans le discours du maître, garant du réel : «j'y suis», une telle formule donne lieu à la chose et permet à l'autre de localiser l'objet de sa croyance, «j'y crois», de sa foi, «je m'y fie», jusqu'à fondre le *je* dans l'affiliation «y compris» et de clore ainsi l'action dans un «ça y est» où la chose se trouve.

C'est dans ce jeu de cache-tampon que se produit la collusion entre l'Y et l'EN car effectivement «des *A.E.*, il y en a» et la grammaire nous montre que lorsque EN et Y accompagnent à la fois un verbe c'est Y le lieu qui a la prévalence et commande le EN.

C'est là le hic puisque c'est là la formule qui combine dans l'Y l'*ibi* et le *hic* latins.

L'EN, c'est la préposition qu'exprime la relation d'une chose avec ce qui la conditionne aux deux sens du terme, comme on dit «docteur ès lettres.» On voit bien que l'EN, c'est la garantie de l'être dans le lieu de la chose : «On est en lieu sûr» «on croit en Dieu.» La durée : «en peu de temps», l'état : «en bonne posture», la conformité : «parler en analyste», constituent tout ce qui conforte le sentiment d'appartenance duquel le Robert nous donne à propos un exemple qui ne manque pas de sel : «Si vous connaissez cette chanson, chantez m'en un refrain !»

En va aller jusqu'à se nécessiter lorsque la chose possédée devient sujet du verbe être : «Ecoutez ce discours, nous cite encore Robert avec l'à-propos qui caractérise le hasard, le ton en est discordant.»

Rapporté à l'individu EN va devenir pronom personnel représentant l'un par rapport aux autres ainsi pourra-t-on dire du discours du passant d'un certain lieu : «Ecoutons-en la teneur pour en faire un *A.E.*»

Je pense avoir suffisamment suggéré la nuance de ton entre ces deux «en» pour que vous entrevoyez en quel point le désir de celui qui devenant le «passe-en», peut se piéger à l'imprécision de l'offre.

Il ne peut pourtant pas être question dans l'expérience d'un dire sur la passe pour l'école d'accès à quelque jouissance que ce soit. Rien mieux que le dispositif même mis en place sur la Proposition de Jacques Lacan ne l'implique à travers la nécessaire déchéance qu'elle institue de la présence, je dirai même de la corporéité du passant, dépossédé comme locuteur, voire

neutralisé, déchu de tout droit sur son discours qui ne produit d'effets qu'à son insu.

Comme il nous le rappelle dans son discours à l'E.F.P. du 6 décembre 1967 : «qui verra que ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la «dritte Person.» Je donnerai tout à l'heure ma réponse à ce trait, mais je voudrais tout de suite faire remarquer que dans la Proposition d'octobre 1967, il renoue, à soixante-dix ans de distance, avec le plus strict de la méthode d'investigation freudienne comme en témoigne ce passage de la lettre du 12 juin 1897 à Fliess : «Je dois avouer que ces derniers temps j'ai commencé à rassembler des histoires juives *(jüdischer Geschichten angelegt habe)* au sens profond.»

On a attiré mon attention sur le verbe qu'emploie Freud qui a la particularité d'avoir en allemand le sens de donner le sein et en yiddish, langue quelque peu maternelle de Freud, la consonance d'accoucher *(anlegen)* et je ne peux dès lors m'empêcher de rapprocher cette petite phrase d'une des dernières notes que Freud ait rédigée à la fin de sa vie en 1938, que nous avons reçue de manière posthume et où il écrit : «l'enfant exprime volontiers la relation d'objet par l'identification : je suis l'objet. L'avoir est plus tardif et fait retour après la perte de l'objet dans l'être. *Maman/sein*, le sein est une partie de moi-même, je suis le sein, après seulement je l'ai c'est-à-dire je ne le suis pas.» Ce sont là des évidences qu'il convient peut-être de temps en temps de ramener à l'échelle des fantasmes institutionnels. Avoir le sein faute de pouvoir l'être, je crois avoir montré à Lille, pour ceux qui ont bien voulu l'entendre, que c'était un des fantasmes fondamentaux dont Freud nourrissait son identification maternelle là où elle le laissait défaillant. Ce qui s'ensuivit quand à son œuvre nous le savons mais n'est pas Freud qui veut et le fantasme d'incorporation est toujours agissant qui nous met sans cesse devant la tentation de faire don de notre personne à la cause analytique.

Cette voie du travail en famille, «pro patria», c'est pourtant bien celle à l'écart de laquelle l'E.F.P. tente de mettre l'entreprise analytique.

Lacan pas davantage que Freud n'est de la race de ceux qui tirent substance et jouissance de l'hystérique, comme on voudrait nous le faire croire entre autres turlupinades; Lacan nous dit simplement, du moins c'est comme ça que je l'ai entendu dès 1967 : «Racontez moi donc des histoires de fin d'analyse, je vais mettre en place un sein pour les recueillir, en transporter le sens — c'est ce que veut d'ailleurs dire le verbe *gestare* : transporter en courant — pour en restituer, au terme d'un travail d'accouchement la structure du fonctionnement qui les a produites.»

Il ne peut en rien s'agir là, comme on nous en donne trop souvent la représentation, d'une assimilation par Lacan du produit d'une besogne tirée

de la sueur de la plèbe analytique à la manière d'un Chronos qui, comme dit l'humoriste, mangeait ses enfants pour leur conserver un père, mais de la restitution à chacun du sens de ce dont il a lui-même pour son propre compte la paternité, c'est-à-dire ce qui a fondé son désir d'être analyste.

C'est pour ceux-là seuls pour lesquels l'institution de la passe fonctionne comme mythe d'identification par incorporation du père, que la désillusion de ne pas se retrouver incorporés au père, quand, crachant le morceau, la théorie n'est pas reconnue par lui sortir de leur bouche, fait office de la trappe du père Ubu.

Il leur faut bien sûr cette passion de l'ignorance dont je vous parlais tout à l'heure pour préserver l'omnipotence divine de celui qui représente la somme théorique (voir théologique) dont l'École représenterait la substance et l'étendue.

Je vous renvoie ici — et la note posthume de Freud plus haut citée est certes là à mettre en additif à *Deuil et Mélancolie* — au développement qu'a donné à ce sujet Jacques Hassoun sur le thème du «Temps de l'Insatisfaction» lors de nos dernières rencontres[1].

Je reprendrai dans ses termes que je n'ai pas entendu l'École me demander, à travers l'incitation à la passe, je ne sais quelle preuve d'amour, c'est-à-dire telle l'hystérique me demander ce que je n'ai pas.

Je ne me suis pas senti, de ce fait, dans la non-réponse à mon entreprise dans le mépris ou l'énamoration, car pour que je ressente quoi que ce soit d'un pareil dépit, il eût fallu que fonctionne pour moi quelque chose de cet effet de bande que Michèle Montrelay a bien voulu démêler de mon travail de Lille.

N'être pas au sein de, n'en être pas pour autant scindé quoique sous l'effet de la refente, telle est bien la gageure qui fit axe et balancier pour Freud dans son recours à la théorie. Cette fine mouche de Lou lui fit bien remarquer en 1935 dans une de ses lettres, que ce qui constituait pour lui l'intérêt de Moïse et de son destin c'est qu'il n'était pas né au sein du peuple juif dont il créa l'identité historique.

Je n'ai compris qu'au cours de ma passe effective la fascination qu'avait exercée sur moi, au cours de l'adolescence, dans l'œuvre de Julien Gracq, cette notion de frontière, d'au-delà du territoire où le regard s'ombre de la limite d'où peut surgir la menace comme l'attente qu'elle suscite et soutient Cette fonction de borne, fétiche ou sentinelle toujours porté aux ultimes

1. *Lettres de l'École*, mars 1978, n° 22 : Journées de Lille.

limites de l'erre, c'est celle que j'ai évoquée à Strasbourg[1] et qui n'est pas identifiable à une position partisane. Loin de se passer de reconnaissance le psychanalyste est lui-même en reconnaissance incessante de ses propres limites et il me semblerait léger de taxer trop vite, même non reconnue, sa position d'analytique. Car la reconnaissance du pouvoir de la théorisation analytique de l'analyste — je me propose de développer cela en juillet — piège bien l'analyste là où elle usurpe la fonction de protéger ce dernier contre la défaillance maternelle en tant que parade à ce que Montrelay se propose d'appeler *destrudo.* L'illusion de s'incorporer au maternel sans s'y déchirer c'est bien l'effet que donne l'institution à celui-là qui veut rester, comme le souligne Michèle, sous le sceau du refoulement primaire. Il y a pour moi, dans la passe effective un moment d'acceptation traumatisante que mon corps soit l'objet d'une jouissance qui en rien ne le concerne dans un ailleurs de la partition paterno-maternelle ou toute fonction identificatoire ne peut que défaillir. C'est ce sur quoi j'ai tenté de témoigner au moment de l'institutionnalisation de ma passe, moment où, du fumier de ma fonction, prenait corps un certain nombre de désirs d'analystes pour qui le problème de l'incorporation se posait.

*

Quel reste mon statut dans cette messéance dont mon propos après coup fut taxé ? Je ne vais pas attendre plus longtemps pour vous le dire. Ni plus ni moins qu'une histoire juive, une création de sens qui, qu'elle trouve ou non une troisième oreille qui la repasse comme «bonne histoire» ira plus loin toujours que son effet de *Witz* réussi ou raté.

Car, comme me l'a narré quelqu'un qui vous parlera de cela plus avant en juillet pour son compte, toute histoire juive est avant tout *Maise*[2], c'est-à-dire action qui parle ou parole qui œuvre bien au-delà du plaisir et de la jouissance. Si la *Maise* prend parfois effet de *Witz*, elle ne s'y résoud pas car elle est propos d'errance sans origine ni destination bien dans la manière de Moïse le bègue avant que «Celui qui est» le force à écrire et faire souche et loi.

«Quand on raconte une *Maise* à un idiot, dit la tradition juive, il rit trois fois, une fois quand on lui raconte l'histoire, une deuxième fois quand la lui explique et une autre fois quand il la comprend. Quand on raconte une

1. *Lettres de l'École Freudienne,* juillet 1976, n° 19 : «Inhibition et acting out» (Philippe Lévy : «Acting out ou *Off limits*» ? p 322 sq.)

2. En yiddish.

telle histoire à un sage, il dit simplement : C'est une vieille histoire, je l'ai entendue beaucoup de fois et il la raconte autrement.»

Je ne sais pas si de pareils sages existent au jury d'agrément, ce n'est pas mon affaire, je ne sais pas si on peut être assez sage un jour pour raconter leur propre histoire autrement à d'autres, mais j'ai au moins la satisfaction de savoir que l'histoire de ma passe telle que je l'ai racontée ou telle que je la théoriserai peut-être un jour, c'est moi qui aurait eu l'air idiot d'avoir voulu en tirer jouissance de ce qui aurait pu, en place du silence, me faire retour; car autrement qu'aurais-je construit autour de ma passe sinon un rêve dont j'aurais pensé que le destinataire puisse m'apporter un quelque chose en plus quant à un désir dont je n'aurai pu faire mon deuil ? Puisse me faire participer d'un pouvoir qui ne soit pas dérision ?

Car Freud ne nous l'aurait-il pas appris que le rêve, le trait d'esprit, la symptôme, le discours ça ne concerne que le passé, jamais l'avenir ?

C'est de ce «quoi qu'il en soit», là où l'Autre n'a pas prise, que s'origine pour moi la passe en tant qu'il s'oppose autant à l'entêtement imbécile du «néanmoins» qu'à la veulerie de «ainsi soit-il.» Revêtu du vermillon grotesque de l'Auguste ou de la brillance lunaire du clown blanc, celui-là même qu'on pare abusivement dans les cirques de l'appellation de Monsieur Loyal, un clown reste toujours un clown. Passée ou non, faut-il y insister, quoi qu'il en soit, une passe reste toujours une passe.

*

Si l'on veut bien me permettre, pour finir l'audace d le même raccourci Michel de Certeau et Papillon, je soulignerai que si l'institution est lieu du pourrissement, c'est bien un chemin de pourriture, comme disaient les bagnards de Cayenne, qu'il nous est laissé d'y accomplir.

Et notre parole là dedans tient comme elle peut sa fonction de *Maise.* Quel qu'y soit notre statut, nous sommes tous dans le même convoi, peut-être celui d'où parle le vieux juif de la fin du *Dernier des Justes* sur le chemin d'une *Witz* aussi, l'ultime : Auschwitz, quand il raconte les lendemains qui chantent et l'an prochain à Jérusalem, tandis que tous autour de lui se cadavérisent. Quand quelqu'un, exaspéré, finit par le sommer de se taire : «Comment pouvez-vous raconter en un moment pareil de telles inconvenances !?» il répond par cette phrase que je vous offre : «Ici il n'y a pas de place pour la vérité.» Il n'y a de place pour la vérité dans aucun lieu ni dans aucun discours, nous, lacaniens, sommes plus que d'autres sans «c'est le savoir», et c'est pourquoi tout ce qu'aucune institution peut nous offrir, la nôtre y inclue, n'est que trompe-l'oeil en forme de gare, quand on y

arrive ce n'est que pour y passer. Mais cette passe-là aussi c'est celle où s'anéantit nécessairement le rêve d'aucuns de réussir comme pas un, car ce rêve-là ne trouve son accomplissement que dans cette forme, ô combien impersonnelle, où il rejoint l'universel : «il a passé.» Mais même si celui-là a pour l'éternité son nom gravé dans le marbre ou l'annuaire de l'École, c'est la moindre des choses pour nous, analystes, de lui laisser comme à chacun l'authenticité de sa parole, la responsabilité de son désir et l'imprescriptibilité de son rêve.

JOSÉ GUEY *Samedi après-midi (V)*

PASSE A L'ANALYSE INFINIE

La question de la fin de l'analyse renvoie à celle de l'entrée en analyse. Cette entrée, l'exercice des contrôles nous le démontre aussi, en un après-coup, représente l'un des passages ardus de l'aventure. Le débutant ne s'y trompe pas; qui dit se heurter aux tentations déviationnistes ou de compromission, pérégrinant entre une thérapeutique qui se voudrait éclairée et une pédagogie explicative, voire l'antienne suggestion ou encore l'endoctrinement toujours neuf. Freud objectait aux demandes de soins de ses «malades», par la règle qui sera nommée plus tard fondamentale. «Dites n'importe quoi»; l'injonction reste toujours susceptible de mener en des lieux du signifiant insoupçonnables. Mais le plus difficile s'avère certes d'arriver au dire, car parler de n'importe quoi ne mène à rien qui vaille d'être retenu ni entendu. «L'attention égale» de l'interlocuteur, sujet supposé savoir, seule réponse d'abord, s'impose à ces discours infinis qui veulent ne rien dire, meublent le silence, colmatent la faille de l'être ou plutôt, venant à sa place, pour vainement, de bouchon, s'essayer à un ajustement.

Si le silence de l'analyste concourt à un modèle d'impassivité où la règle fondamentale refluerait au laisser-parler et au-delà au laisser passer, notre démarche en serait ravalée à un morne laisser-aller.

Dès les entretiens préliminaires, l'analyste a au contraire à faire obstacle à la demande d'analyse. Loin de prétendre faciliter cette entrée dans un procès aux antipodes des voyages merveilleux, loin de mettre à la portée du grand nombre, c'est-à-dire de n'importe qui n'en a cure, ce qui reste encore malgré tous un pas original, le psychanalyste se doit d'y faire opposition.

Chaque demandeur se montre désormais prêt à souscrire à une affaire réputée coûteuse, longue, difficile, pourvu qu'on puisse l'appeler psychanalyse, terme bientôt aussi dévoyé que ceux de psychothérapie ou de «psy.»

Ecrivant son article sur l'analyse infinie, Freud avance que pour pousser plus loin une cure, pour lutter — écrit-il — «contre l'indolence des patients toujours prêts à se contenter de peu», pour nuire au sentiment tendre suscité par l'analyste, certains «actes inamicaux» sont rendus nécessaires.

Remarquons que chaque fois qu'est abordé ce point technique dans le texte, celui-ci devient flou et non exempt d'une ambiguïté certaine, pas seulement dans sa traduction française.

Pourtant le mot «acte» utilisé ici, si nous nous y arrêtons quelques instants, est en rapport : 1) avec agir, selon Littré, et avec la notion de temps opportun (les exemples qui en sont donnés sont : «Le moment d'agir est venu», «Il faut agir et non délibérer»); 2) le terme «agir» lui-même est lié par étymologie à «pousser» «presser» et «mouvoir», ce qui rend bien la portée du passage du texte que je viens de citer.

Assurément c'est l'analysant encore virtuel qui donne sa place à l'analyste et ce, depuis les «*Etudes*» de ces surprenantes hystériques.

Nous ne sommes psychanalystes que de quelqu'un ou de quelques-uns. Mais, de plus, celui-là est en droit d'attendre que celui-ci — l'analyste — tienne sa place, qu'il n'en déroge pas, et quoiqu'il fasse, l'analysant, tout pour y parvenir, même s'il redoute d'arriver à ses fins.

A la suite, la question unique que le patient adresse au praticien, est celle de savoir s'il peut l'entendre, car n'importe qui, pour écouter, ferait l'affaire, à se tenir coi seulement.

Ainsi sommes-nous amenés à distinguer plusieurs temps : le préalable pour la répartition des fonctions, celle d'analysant et celle d'analyste; le second permettant l'analyse elle-même à condition donc que chacun tienne sa place. Le troisième restant le moment de conclure, soit la fin de l'analyse, puisqu'il y a lieu de la différencier du moment de la passe. Ces distinctions nécessitant que chaque partenaire demeure situable dans un certain ordre, chacun souscrivant à un corpus de règles déterminantes.

Les débuts de la pratique ne sont pas les seuls moments où celui sur lequel converge ce qui a été le plus intolérable pour le patient peut avoir quelques difficultés à accepter cette situation, sans s'y complaire.

La pente commune à ceux qui se risquent à diriger une telle entreprise est d'éviter tout affrontement en y préférant les dispositions et les aménagements susceptibles de mener à un travail paisible, à un progrès continu, sans heurts, sans, si c'est possible, cette mise en acte intempestive de l'inconscient.

La passe entraîne sûrement l'abandon de positions inhérentes aux professions limitrophes, telle l'assistance sociale ou la philosophie.

Prétendre donner la parole aux «opprimés» est une chose, se placer de façon qu'elle soit prise, cette parole, en est une autre.

Lorsque la demande d'analyse se double d'un «vouloir être analyste», l'appréhension de ce vœu particulier, tel un symptôme, ne nous empêche pas de rendre compte que c'est le symptôme auquel l'analysant se cramponne le mieux. Tout ne s'analyse pas dans l'*acting out,* passage depuis une activité psychothérapeutique du pire, hésitante entre suggérer et convaincre, à l'exercice trop communément appelé analytique, ce surtout quand le psychanalyste s'en accommode, sans l'éprouver.

Certes bon nombre de patients sont engagés à des titres divers dans des activismes thérapeutiques, philanthropiques, ou propagandistes mais peut-on considérer qu'une analyse va les mener, par degrés, à une supertechnique curative ou du changement ?

Peut-on sérieusement prétendre fonder sur les premiers effets d'une psychanalyse, laquelle va à l'encontre d'une pratique médicale, les étages d'une méthodologie radicalement hétérogène ?

Pourtant la formation par degrés, échelonnement progressif en gradins commodes et programmés est un modèle auquel ont songé plus d'un analyste à prétention didacticienne.

La *Proposition du 9 octobre 1967* a pour premier résultat de mettre au jour la question de cette passe, de l'analysant à l'analyste. Elle fait coupure dans les discours antérieurs élaborant la «formation» des praticiens de la psychanalyse, et dérange les arcanes feutrés de nos petits groupes préoccupés trop souvent d'échanger dans le refuge de l'intimité ou le huis clos des conciliabules amicaux, sans cette une-personne-en-plus, que rappelait Safouan ce matin, pour que ces groupes deviennent des cartels.

Elle révèle, cette *Proposition,* l'insupportable de la chose, et démontre que la psychanalyse n'a pas encore perdu tout à fait ses virtualités subversives.

La dite Proposition est au fondement de notre École et en détermine l'organisation, ce qui engage tout praticien, admis comme membre, à témoigner de son passage dès que possible. Se déclarer candidat à devenir membre c'est s'engager à produire un travail dans le champ freudien; prétendre exercer la fonction de psychanalyste c'est se trouver expressément invité à témoigner de son parcours dans le meilleur des cas, devant des passeurs.

*

Le 30 mars 1910, lors d'une conférence précédant le congrès de Nuremberg, Freud, envisageant «les perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique» — c'est le titre de son article — énonce l'exigence d'une analyse

pour les psychanalystes. Et de spécifier que celui qui ne réussirait pas, même lorsqu'il applique lui-même des traitements à autrui, à approfondir sans cesse celle-ci («l'auto-analyse», comme il le dit à ce moment-là) «fera bien de renoncer, sans hésitation, à traiter analytiquement des malades.»

Ici, nulle référence à la mise en œuvre didactique.

L'analyse du psychanalyste s'est avérée, à l'expérience, déterminante pour la fonction du praticien.

«J'ai effectué ma propre analyse, dont la nécessité ne tarda pas à m'apparaître, à l'aide d'une série de mes rêves qui m'ont permis de suivre à la trace, tous les événements de mes années d'enfance.» écrit-il en 1914, dans *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique.* C'est aussi depuis qu'un plus grand nombre de médecins utilisent sa méthode et discutent entre eux de leurs expériences, que Freud et Ferenczi également, mais seuls, ont découvert cette exigence toute nouvelle.

Le premier groupement de jeunes thérapeutes constitué autour de Freud «dans le but avoué d'apprendre la psychanalyse pour s'y consacrer et la répandre ensuite», date de 1902. Lors de ces rencontres où il s'agissait moins de discussions contestataires que de confrontations de travaux, «conformément à certaines règles» se révèlent des différences radicales des pratiques qui se veulent psychanalytiques.

La déclaration de 1910 n'est annoncée par aucun préalable ni préparée dans les écrits antérieurs, aucunement; elle ne peut être conçue que comme après-coup du long travail déployé sur quinze années, effectué grâce à Fliess et à la correspondance à celui-ci adressée. Elle demeurera sans écho immédiat sinon sans effet.

De retour du Nuremberg, Freud écrit à Ferenczi le 3 avril 1910 :

«Le succès n'est pas douteux; et pourtant, c'est nous deux qui avons été les moins favorisés; il est évident que mon allocution «Perspectives d'avenir de la thérapeutique psychanalytique» eut peu de retentissement, j'ignore pourquoi. Elle contenait beaucoup de choses qui auraient mérité de susciter de l'intérêt... Votre chaleureuse plaidoirie a eu la mauvaise fortune de susciter tant de contradictions qu'ils en oublièrent de vous remercier de toutes les suggestions nouvelles que vous leur avez offertes...»

Freud ne se trompe ni sur la valeur du travail transmis en l'occasion et l'action certaine, profonde, qu'il aura sur l'organisation future, ni sur la période «d'enfance du mouvement» qui se termine, laissant place à une ère autrement cahotique et dangereuse faite de polémiques, de réactions, de rivalités et de dissidences.

Jones, seulement déférent, ici, se contente de mentionner l'apport de Freud au Congrès de Nuremberg. Quant à Ferenczi, dont l'article avait été

rédigé à partir d'une idée de Freud, c'est celui qui «soulève un tonnerre de protestations»; Jones juge le personnage d'ailleurs assez dictatorial, (en somme, déjà l'anathème avait cours s'il n'était pas encore associé à celui de «fasciste».) Et Jones trouve que «certaines de ses propositions — celles de Ferenczi — outrepassent de très loin ce qu'on a coutume d'entendre dans les cercles scientifiques.»

Ferenczi aurait même confié en privé, suprême outrage, que «les conceptions psychanalytiques n'aboutissent pas à une égalisation démocratique.»

Le concours de Ferenczi à l'*Histoire du mouvement psychanalytique* ne ménage effectivement pas les polémistes dont il prédit l'inutilité et l'oubli à temps, sort réservé, dit-il, au bruit monotone des sempiternelles récriminations. Mais il s'attache à démontrer les avantages et les inconvénients d'une organisation, seule susceptible de promouvoir le progrès de la psychanalyse sans minimiser toutefois le risque encouru par ce qu'il appelle «la liberté scientifique», indispensable à tout travail d'avant-garde.

Ferenczi ne méconnaît pas ce qu'il appelle la «pathologie des associations» ni les passions tout aussi vives qui agitent les groupements diffus et, en conséquence, il conclut sans hésiter que notre activité bénéficierait plus qu'elle ne souffrirait d'une organisation pourvue, non d'un maître, mais d'une autorité conférée par reconnaissance commune d'un discours et d'actes, avec instauration régulière d'une censure critique par tous et pour tous, sans exception. La question de l'authenticité de l'exercice psychanalytique des praticiens, qui s'en réclament, reste bien sûr au centre de la responsabilité et des limites de la future association. La liaison des termes «auto-analyse» utilisés par Freud encore à cette époque, a entraîné les confusions qu'on sait. Cependant, il faut reconnaître que l'ambiguité à ce propos ne s'est répandue et amplifiée qu'ultérieurement.

*

A l'époque, son travail, Freud en a témoigné autant par la *Science des rêves, Psychopathologie de la vie quotidienne,* les *Trois essais* que par le rapport de ses premières analyses originelles *(Psychothérapie de l'hystérie, Dora)* répétitions de la sienne propre. En outre, pour situer les choses le plus justement dans leur contexte, nous ne devons pas oublier que ce qu'il s'est préoccupé de transmettre jusque là à ses collègues médecins, ce n'est qu'une technique psychothérapeutique.

La *Science des rêves* vous le savez, a une place tout à fait particulière au début du mouvement psychanalytique. C'est sa lecture qui amène les premiers disciples qui ont, par là, une appréhension véritable du

parcours effectué par Freud. Ainsi, celui-ci témoigne, au su de ses contemporains, soit très tôt, de son analyse, et, en quelque sorte, contradictoirement, s'efforce de promouvoir un nouveau traitement des névroses à l'usage des neurologues, oublieux de sa propre démarche.

Dès 1904, Freud publie deux articles qui résument sa technique et qu'il destine aux médecins qui veulent s'essayer à ce qu'il appelle par anticipation «la méthode psychanalytique.»

Il va même jusqu'à regretter qu'à l'époque, celle des *Études*, «la technique du traitement n'était pas encore au point» : «Je n'étais pas en mesure de donner aux médecins, lecteurs de l'ouvrage, des directives capables de leur permettre l'application complète de cette méthode de traitement.»

Cependant il émet déjà une certaine restriction à la fin de ce second article en notant que «de nombreuses particularités du traitement analytique l'empêchent d'être une forme idéale de thérapie... De plus, le médecin ne peut se servir de cette technique qu'après l'avoir fort longuement étudiée et pratiquée.»

Qu'entend-il par cette longue étude et pratique ? Jones se bornera selon son mode habituel, à souligner le caractère «pratique» et «complet», de cet exposé qui fut, selon ses termes, «très apprécié de ceux qui commençaient déjà à titre d'essai, à appliquer ses méthodes de traitement.»

Nous pouvons suivre, par exemple dans la correspondance échangée entre Freud et Abraham, l'apprentissage et les effets de ses préceptes et prescriptions. Preuve que l'enthousiasme pour une cause a fonction de méconnaissance. Je le démontrerai à l'aide d'une tentative, disons de supervision, très prématurée de la part de Freud.

Ce qui a pris, au milieu de 1907, la forme d'une collaboration scientifique entre Freud et Abraham, passe à un autre tour dès le début de 1908. Abraham écrit, le 8 janvier : «Tant mieux que vous soyez désireux d'entendre beaucoup de choses de moi, car j'en ai beaucoup sur le cœur.» Et d'en arriver aussitôt à la relation du contenu des deux premières séances d'une «névrose obsessionnelle», «cas qui lui donne beaucoup de fil à retordre.»

Il conclut : «Voilà le point jusqu'où je suis arrivé en deux séances, sans de trop grandes résistances. Mais maintenant je suis arrêté.» Pour demander au «très vénéré Professeur» :

«Peut-être pouvez-vous, à partir de cas semblables indiquer une voie pour parvenir aux couches plus profondes ? Enfin, j'aimerais savoir si l'on peut tirer une quelconque conclusion du thème de la rumination compulsionnelle.»

Freud ne fait pas attendre sa réponse, puisqu'il la date du lendemain, soit le 9 janvier :

«Je vous écris rapidement, d'une manière peu soignée et impersonnelle, afin que vous puissiez tirer parti au plus vite de mes renseignements. Je suis contrit que vous ayez peur de rester en panne... Il faut que je vous fasse rapidement connaître les règles techniques. Votre cas d'obsession doit devenir très instructif. La technique est un peu plus difficile que pour l'hystérie, les moyens de refoulement un peu différents, c'est un autre dialecte, mais rien de plus.»

Cette lettre, et plusieurs des suivantes, mériteraient un examen plus approfondi. J'irai au plus court en notant que Freud y énonce «quelques règles principales» rappelant que «le patient montre le chemin : en suivant strictement la règle analytique.»

L'épilogue de cette tentative de contrôle survient moins d'un mois après son début. Abraham écrivant le 29 janvier s'exclame d'abord :

«Votre lettre m'a, une fois de plus, appris des choses importantes.» «Tout cadre toujours si incroyablement bien avec mon cas.»

Puis, plus loin, après avoir évoqué d'autres sujets il laisse tomber :

«Le patient aux symptômes obsessionnels pour lequel je vous avais récemment demandé conseil, a légèrement progressé, puis a perdu patience; j'ai dû interrompre l'analyse qui avançait très péniblement.»

On ne sait plus lequel, de l'analyste ou de l'analysant, a pris cette décision hâtive.

La sollicitude et la précipitation de l'«ancien expérimenté» — expression de Freud pour se nommer — n'a nullement été utile. Freud s'illusionne encore sur les bénéfices que peuvent tirer de son enseignement des gens qui ne sont aucunement passés par une expérience analytique du même ordre que la sienne.

C'est donc dans ce contexte que survient la Proposition de 1910 et qu'elle passe d'abord inaperçue.

Inaperçue d'Abraham également, beaucoup moins perspicace qu'en d'autres occasions; il écrit à Freud : «Je suppose que vous êtes revenu de Nuremberg pleinement satisfait.»

Bien que les luttes partisanes se multiplient les discordes se révèlent au grand jour, — les opérations politiques accaparent les énergies, (c'est le moment de l'affaire des Suisses, c'est-à-dire de Jung, affaire qui a commencé pratiquement fin 1910 pour finir en 1918) — et bien que Freud estime qu'il s'agit d'un moment où la psychanalyse est menacée de désagrégation, «réaction après l'enthousiasme», l'idée des «perspectives d'avenir» comme on dit, fait son chemin. Ainsi, Freud confie à Abraham le 1er janvier 1913 : «Jones part aujourd'hui chez Ferenczi afin de se faire analyser deux mois durant» et ajoute ce commentaire énigmatique : «Je suis heureux quand je

pense que votre mariage prouve que la psychanalyse ne conduit pas nécessairement au divorce.»

La nécessité d'une psychanalyse, pour les psychanalystes, qui nous paraît si évidente, maintenant encore que ce genre d'évidences demeure encore à interroger, car nous ne sommes peut-être pas si éloignés de cette époque héroïque, cette conception va subir tous les atermoiements et les réglementations hétérodoxes à la doctrine, que chacun de vous a en mémoire. Freud ne considérait pas encore la normalité comme un symptôme, un symptôme particulièrement rebelle, et n'a jamais pu tout à fait se débarrasser de l'emprise médicale et ce, même lorsqu'il pose la question de l'analyse profane *(1926-1927)*.

Aussi ne serons-nous pas étonnés d'apprendre — plus tard, il est vrai — par Jones, c'est-à-dire en 1955, que d'une part Stekel eut recours à «une analyse» chez Freud en 1901, pour une pénible affection névrotique, cure couronnée de succès, avant de commencer à pratiquer l'analyse en 1903, et d'être à l'origine de la «Société psychologique du mercredi.» Mais d'apprendre, d'autre part, toujours de la même source, que c'est Max Eitingon qui effectua la première analyse didactique en 1907, celui-ci, passant «trois ou quatre soirées en compagnie de Freud.» Ce fut pendant de longues promenades à pied, dans la ville», que tous deux discutèrent du travail psychanalytique.

Et ensuite, en 1909, Eitingon séjournant trois semaines à Vienne, «deux fois par semaine, il passait la soirée à se promener avec Freud, poursuivant ainsi son analyse didactique.»

Freud lui-même prête à la confusion, se situant parfois très en-deçà de sa proposition qui était susceptible de promouvoir, pour les praticiens de l'analyse, une psychanalyse, la seule possible, et de l'approfondir sans cesse.

S'adressant à Abraham, par exemple, en 1918, il écrit : «Voici, pour la première fois, un médecin allemand qui se situe entièrement sans condescendance protectrice, sur le terrain de la psychanalyse.»

Oublie-t-il un instant les origines de son correspondant ? «Il n'a pas suivi, il est vrai, la psychanalyse en tout point, s'en tient au fond à un point de vue cathartique, procède par hypnose, etc...» Et de prédire, étrangement : «Je crois qu'un an de formation ferait de lui un bon analyste. Son comportement est correct.»

*

Hier l'analyse didactique devenait propédeutique, brève rencontre pour médecins au comportement correct, désireux de s'adonner à l'utilisation de

la nouvelle thérapeutique des névroses. Aujourd'hui pourrait se formuler la nécessité qu'une pratique analytique procède secondairement d'une psychanalyse menée jusqu'à ce moment encore mythique nommé «passe», où, à le traverser, le cours du procès s'en trouve renversé, demain... Voici retracée à traits trop rapides une époque du mouvement psychanalytique qui nous concerne ici tous, m'a-t-il semblé; comme on dit : toutes similitudes avec des faits ou des personnages actuels seraient purement fortuites.

Et puisque nous sommes en cette période de l'année propice aux vœux, j'en formulerai un — la tradition n'exigeant pas de s'illusionner sur leur exaucement, pour y sacrifier — que la Proposition du 9 octobre 1967 puisse ne pas subir les détournements prolongés de certaines lettres en souffrance, telle que celle-là, datée, elle, du 30 mars 1910.

JACQUES LACAN : — Merci de nous avoir rafraîchi la mémoire et rappellé que la psychanalyse, c'est pas du billard !